

Les petits fours de Paris

André Lavoie

Volume 16, numéro 4, hiver 1998

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/33844ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Lavoie, A. (1998). Les petits fours de Paris. *Ciné-Bulles*, 16(4), 2–3.

Les petits fours de Paris

par André Lavoie

Si, selon les dires de Jean-Claude Labrecque, «chaque cinéaste québécois rêve d'être adopté par un critique français», bon nombre d'entre eux doivent faire d'horribles cauchemars ou se sentir terriblement orphelins. Ils espèrent peut-être tous renouveler l'impressionnant et inégalé triomphe de Denys Arcand avec **le Déclin de l'empire américain** mais on parle déjà d'un «vieux» succès datant de 1987... Depuis, c'est le calme plat dans les salles des Champs-Élysées et ni **les Noces de Papier**, ni **le Confessionnal**, ni **Léolo** et ni **Eldorado** n'ont su séduire le public le plus blasé de ce système solaire... Le cinéma québécois rêve peut-être d'un Luc Plamondon du grand écran, mais les «machines à hits» ne se créent pas en un jour ou le temps d'un festival.

C'est pourtant ce pari que tente, chaque année depuis bientôt sept ans, l'industrie québécoise du cinéma, d'abord avec le festival de Blois, maintenant avec la manifestation Cinéma du Québec à Paris. Elle croit toujours, à tort ou à raison, que la France est le débouché «naturel» pour ses films, et, par extension, pour l'ensemble des réalisations culturelles *made in Québec* (littérature, chansons, théâtre, etc.). L'éternelle gageure est bien sûr de faire en sorte que les distributeurs et les diffuseurs s'intéressent aux films québécois et répandent la bonne nouvelle à travers la France et même au-delà. Dans les faits, les films d'ici suscitent chez nos «cousins» autant d'enthousiasme que le cinéma du Sri Lanka ou du Bénin, mais les Québécois, eux, n'ont pas leur pareil pour organiser des réceptions aux frais de la princesse. Là-dessus, la France est toujours prête à multiplier les échanges et à dérouler le tapis rouge. Ce qui ne va pas sans causer quelques froncements de sourcil et beaucoup de scepticisme dans les rangs, surtout de ce côté-ci de l'Atlantique.

Créer l'événement à Paris semble aussi simple que de réveiller les morts ou résoudre la quadrature du

cercle, bref, faut se lever tôt pour faire parler de soi et connaître un triomphe... durable. Entre le follement branché et le totalement ringard, il ne semble pas y avoir de place pour le «mi-figue, mi-raisin». De son côté, le producteur Roger Frappier considère que les longs métrages de fiction québécois des dernières années se situent, pour la plupart, dans un inconfortable «*middle-of-the-road*» et que, pour cette raison, ils ne vont nulle part et n'obtiennent presque aucun écho à l'étranger. La décision de la SODEC de couper les vivres au festival de Blois pour rapprocher le cinéma québécois de ceux qui peuvent faire la différence entre le succès et l'indifférence (journalistes, critiques, distributeurs, producteurs, etc.) partait sans doute de bonnes intentions. Malheureusement, en voulant jouer de nouveau la carte glamour, n'aurait-on pas justement perdu la carte et mis tous nos œufs (et bien des sous) dans le même panier?

Le festival de Blois n'a jamais suscité de réel enthousiasme: d'un côté, on applaudissait devant la belle curiosité des Blésois pour le cinéma québécois (plus de 13 000 spectateurs l'an dernier) mais pour déplorer du même souffle son rayonnement «provincial». On pointait bien sûr du doigt l'indifférence des médias et des distributeurs parisiens, peu habitués à s'égarer au-delà du périphérique, si ce n'est qu'en cas d'absolue nécessité, c'est-à-dire pour Cannes, New York ou Los Angeles. Mais leur mettre le pain dans la bouche, leur supplier de parler de nos films entre deux mondanités, voilà une stratégie déjà éprouvée qui n'a pas toujours donné les résultats escomptés et la dernière tentative en date ne fait pas exception. Rappelons l'épisode de la rétrospective Cinémas du Canada et du Québec à Beaubourg et le grand succès de... David Cronenberg et Atom Egoyan. Du 5 au 9 novembre dernier, la planète Paris n'a pas cessé de tourner parce qu'on présentait, au Cinéma des Cinéastes, **Liste noire**, **J'en suis** et **la Conciergerie**. Des 13 000 spectateurs de Blois, nous sommes passés à 300 irréductibles qui ont bien daigné payer leur place mais, que voulez-vous, Paris sera toujours Paris...

Les organisateurs et les délégués présents lors de la manifestation ont dressé, à leur retour, un bilan qualifié de «jovialiste» par **le Devoir**. Celui-ci est plus que modeste: une couverture de presse à la limite du trou noir, aucune nouvelle entente avec des distributeurs français pour diffuser les films présentés, sauf **Cosmos**, bénéficiant encore de l'effet Cannes. Seuls les délégués présents semblent y avoir trouver leur

compte en échangeant des cartes professionnelles et en établissant des contacts non officiels. Tout ça autour de délicieux petits fours, sans que le cinéma québécois, avec l'aide de cette dispendieuse vitrine, ne fasse de véritables percées, quantifiables, tangibles et réellement porteuses d'avenir.

Pendant que le Québec mondain et diplomatique s'éclate à Paris, les artistes québécois, eux, n'attendent pas après la France pour se permettre d'exister. Si le cinéma québécois est en mauvaise posture et que son rayonnement international n'est que le pâle reflet de ce qu'il était il y a à peine 20 ans, ça ne signifie pas pour autant la marginalisation totale et définitive de la culture québécoise. Derrière les succès flamboyants du Cirque du soleil, de l'Orchestre symphonique de Montréal et des Grands Ballets canadiens, se faufile, à une échelle plus modeste, ceux de Denis Marleau, Marie Chouinard, Robert Lepage (le metteur en scène et dramaturge, malheureusement pas le cinéaste), Richard Desjardins, Margie Gillis — permettez-moi d'omettre celui de Céline Dion... — tous, et combien d'autres, qui se contentent d'être eux-mêmes, c'est-à-dire les meilleurs, dans leur discipline respective. Sans drapeau autour du cou ni attaché culturel sur les talons. Le personnel diplomatique était là pour frayer le chemin; les artistes se sont magnifiquement chargés du reste.

L'échec relatif de la manifestation Cinéma du Québec à Paris devrait nous forcer tous à nous poser des questions non pas seulement sur la qualité de notre cinématographie, mais sur les rapports névrotiques et stérilisants que nous entretenons à l'égard de la France et des Français. Pourquoi nous faut-il toujours attendre la sacro-sainte sanction royale de la critique et de l'establishment parisien? BHL et Pivot ont aimé, donc, passez GO et réclamez 200\$? Existe-t-il, en dehors du cinquième arrondissement, des gens sensibles et intelligents qui puissent apprécier ce que nous sommes et nos différentes manières de l'exprimer? Pourquoi le prochain Louis Marcorelles, critique français et grand défenseur du cinéma québécois des années 60 et 70, ne parlerait-il pas espagnol, italien ou anglais avec un accent yankee? Là se situe tout le problème de cette stratégie franco-centriste qui veut qu'hors de Paris point de salut. Depuis le «Vive le Québec libre» du général de Gaulle, les rapports entre la France et le Québec n'ont jamais cessé de s'étioler alors que nos dirigeants politiques se gargarisent de cette grande amitié qui repose davantage sur leurs souvenirs d'étudiants et leurs années de militantisme avec les camarades communistes français. Dans les faits,

brutalement, la France commerce bien davantage avec l'Ontario et nous faisons de même avec les États-Unis, la Grande-Bretagne et de plus en plus le Mexique. Sans trop nous l'avouer, nous sommes beaucoup plus près de l'efficacité américaine et britannique que des contorsions diplomatico-mondaines des Français. Louis-Bernard Robitaille, correspondant pour *la Presse* à Paris depuis plus de 20 ans, raconte toujours la même anecdote: pour obtenir une entrevue avec un politicien ou une quelconque personnalité, on demande des références, on souhaite savoir qui nous connaît, qui l'on fréquente. À New York, c'est: vous tirez à combien? Laquelle des deux attitudes nous ressemblent le plus?

Il ne s'agit pas de baisser les bras devant ce marché difficile que représente la France et surtout sa capitale. La marge de manœuvre est mince (la place des cinématographies étrangères autre qu'américaine est à peine 5 p. 100 sur les écrans parisiens), mais il n'est pas utopique de croire que nous pouvons nous imposer, à une échelle modeste mais tout de même respectable. Malheureusement, un éternel sentiment d'assiégé colonisé et une paresse congénitale à ne vouloir que «monter à Paris» nous ferment bien des portes et, surtout, nous coupent d'autres marchés tout aussi naturels, comme les pays d'Amérique latine, et d'autres pays européens, comme l'Espagne et la Grande-Bretagne. Faut-il souligner que **Léolo** de Jean-Claude Lauzon a connu un très bon succès en Allemagne alors qu'il s'est lamentablement écrasé en France? Et que dire des efforts de Robert Lepage pour une postsynchronisation «internationale» du **Confessionnal**, une stratégie qui n'a aucunement sauvé le film d'une déconfiture complète à Paris.

Pendant que les producteurs et les distributeurs français, invités à grands frais au Château Frontenac à Québec au printemps dernier, multiplient les tournages en anglais pour amortir leurs coûts — Luc Besson n'est pas le seul à connaître la recette — la vieille amitié France-Québec n'est plus ce qu'elle était. Les acteurs et les réalisateurs d'ici comme François Girard, Pascale Montpetit, Robert Lepage, Pascale Bussières et Lothaire Bluteau travaillent, souvent avec bonheur, à Londres, New York, Los Angeles et même, croyez-le ou non, Toronto. Mais il faut dire qu'ils appartiennent à une génération à qui on a dit et répété que la culture ne se conjugait pas qu'à la française. Malheureusement, les politiciens et les fonctionnaires québécois demeurent encore sous l'influence hypnotique du général de Gaulle. À quand un Québec vraiment libre de ses vieux réflexes de colonisé? ■

«Il ne s'agit pas de dire que la France et la Francophonie — plus visibles grâce à la présence de nombreux correspondants québécois à Paris, et de rares correspondants ailleurs — sont sans intérêt pour les artistes québécois. (...) Mais il faut bien se demander si l'investissement des deniers publics et des représentations politiques sont bel et bien justifiables en fonction des résultats obtenus. Précisons à ce sujet que, pour couvrir l'ensemble des îles britanniques et de la Scandinavie, la délégation du Québec à Londres possède, outre le salaire d'un attaché culturel, un budget annuel de 25 000\$ qui permet tout simplement de payer quelques déplacements d'acteurs du domaine artistique d'un pays vers l'autre et de créer des contacts. C'est une petite fraction du budget culturel du Québec à Paris ou à Bruxelles, et même une petite fraction des quelque 150 000\$ que réclamait justement Denis Marleau au gouvernement québécois pour assurer la présence d'un seul spectacle à Avignon. Et pourtant, les percées ne semblent ni plus nombreuses ni plus durables en France ou en Belgique qu'en Angleterre. Loin de se limiter au seul domaine culturel, la question est tout aussi pertinente dans le domaine économique. Les échanges commerciaux entre l'Angleterre et le Québec, par exemple, dépassent considérablement ceux qui existent entre la France et le Québec. Mais on ne le croirait pas en comparant l'attention que le gouvernement québécois donne à l'un et l'autre pays.»
(Rémy Charest, «Les limites de la Francophonie», *le Devoir*, 4 novembre 1997, p. A1)